

Ce trimestre dans Z'infos Marines

Eduquer, informer et sensibiliser
pour la protection des récifs
coralliens de l'île de la Réunion
Réserve naturelle marine.....p° 2

Le Veloutier, ou l'un des plus
beaux bijoux du monde végétal
de notre littoral Ouest et Sud
Conservatoire Botanique National
de Mascarin.....p° 4

La mer n'est ni un
désert, ni une poubelle!!
Kelonia.....p° 6

2011, année de la coopération
régionale
Globice.....p° 8

L'invité du trimestre
Interview de Patrick Blandin....p° 10

Edito

"On protège mieux ce que l'on connaît".

*Cette phrase, simple d'apparence, est riche de sens.
Attardons-nous si vous le voulez bien
sur le dernier mot.*

*Connaître. Être familier du monde qui nous entoure.
Le monde de la science s'y attelle au moyen d'études;
la majorité d'entre nous s'y emploie grâce à un panel
d'outils de vulgarisation. Zoom sur des actions
concrètes avec Globice et Kelonia.*

*Faire connaître. Partager les savoirs, transmettre
les connaissances scientifiques vers ce que nous
appelons communément le "grand public".
La réserve marine nous parle de ses actions de
sensibilisation.*

*Reconnaître. C'est savoir identifier les espèces
et habitats qui nous entourent. Présentation du
veloutier par le Conservatoire Botanique.
C'est également reconnaître la valeur du vivant pour le
protéger et apprendre à vivre en équilibre en son sein.
Patrick Blandin, l'invité du trimestre, développera ce
point en fin de journal.*

Au fil de l'eau, au fil des pages, bonne lecture...

La rédaction

Ont participé à ce numéro :





Eduquer, informer et sensibiliser pour la protection des récifs coralliens de l'île de la Réunion

Le GIP Réserve Nationale Marine de la Réunion (GIP RNMR) a pour mission la gestion de la Réserve Naturelle Marine de La Réunion. L'éducation est une des missions importantes pour un gestionnaire d'espace naturelle. La sensibilisation des enfants et des usagers permet de développer la prise de conscience, ainsi que l'acceptation par la population, des rôles écologiques et économiques majeurs des récifs coralliens. Cependant bien que nos actions sont principalement orientées vers les plus jeunes, elles s'élargissent aux adultes par le biais d'outils comme le « sentier sous-marin de l'Ermitage » ou des stands d'information sur les plages de l'Ouest.

En 2010, plus de 8200 personnes ont été sensibilisées au travers de quatre catégories d'animations :

- **Les animations nature** sur les plages de l'île sont des actions essentielles d'éducation, elles visent tout particulièrement les primaires car les enfants sont les plus réceptifs aux messages de prévention sur la protection de l'environnement. Nous développons ainsi une approche sensitive du milieu consistant à une alternance de séquences ludiques et pédagogiques sur la biologie des espèces et l'écologie du récif corallien. En 2010 : 3180 enfants ont participé à des animations nature, soit 127 classes de l'île provenant de 12

communes. 90 % ont été réalisées dans un cadre scolaire (pour des primaires et des 6èmes), 10 % sont des enfants dans des associations (notamment des jeunes présentant des handicaps) ou dans le cadre de centres de vacances organisés par des communes. Saint Paul est la commune où le plus d'enfants du primaire ont été sensibilisés. Cela est la conséquence d'un projet porté par le pôle environnement de cette commune «2010 : Année de la biodiversité à St Paul».



- **Le sentier sous-marin de l'Ermitage** est une activité gratuite de découverte du milieu marin à la fois pédagogique et ludique. Il s'agit de visites guidées sous marines en palmes, masque et tuba au travers de 5 stations implantées dans le « lagon » de l'Ermitage. C'est aussi un produit écotouristique du milieu marin à la Réunion par l'accueil d'un millier de touristes par an. La principale vocation de cette activité est la sensibilisation, totalement gratuite, des scolaires, ainsi nous recevons durant toute

l'année des groupes de collégiens, de lycéens ou d'associations.

En 2010, 966 adolescents ou adultes en associations (42 classes ou groupes) ont participé aux visites guidées du « lagon ». La majorité des interventions ont été réalisées avec des 6^{èmes}, cela est dû au programme de l'éducation nationale de science de la vie et de la terre axé en partie sur le thème du « développement durable ».



- **Les stands d'informations** représentent ¼ des personnes sensibilisées. L'année dernière, 19 stands d'information ont été organisés, près de 2200 personnes ont été renseignées et sensibilisées, en partenariat avec les communes et des associations comme « Globice » ou « Vie Océane » notamment.

- **Les conférences, les lectures de paysage, l'accueil de TPE** représentent un peu plus de 10% des personnes sensibilisées. Ainsi en 2010, nous avons présenté notre structure : à la Police Municipale de Saint Paul, aux membres de l'Ifrecor, lors d'un congrès de l'association des Réserves Naturelles de France (RNF) en métropole, aux personnels du groupe hôtelier Accor, à des jeunes primo-délinquants faisant l'objet de sanctions pénales, à des étudiants en Master, mais aussi deux demi-journées de formations ont été dispensées aux 30 Maitres

Nageurs Sauveteurs de la Commune de Saint-Paul.

Globalement, nous avons augmenté d'environ 17% le nombre de personnes sensibilisées entre 2009 et 2010.

Les médias sont aussi des vecteurs essentiels de communication et de sensibilisation pour la protection des espaces naturels.



La Réserve Naturelle Marine de la Réunion a connu en 2010 une bonne couverture médiatique :

- 71 articles (interviews ou citations de la Réserve Naturelle) dans la presse écrite locale ;
- 21 reportages dans les journaux télévisés ont été diffusés dans les « JT » locaux et nationaux (TF1) ;
- 6 reportages ont été diffusés sur les chaînes locales et nationales, comme l'émission « Thalassa » sur la Réunion, sur France 5 « Sale temps pour la planète » ou localement « Par lé O, Par lé Ba » de Télé Réunion.

Une vingtaine de photographies et de vidéos sous marines de la Réserve ont été intégrées pour illustrer ces articles de presse, sujets de JT ou reportages.

Nous sommes intervenus 7 fois sur les ondes radios dont un reportage d'une quinzaine de minutes qui a été diffusé sur les ondes de Radio France Internationale intitulé « Trésor de corail ».

Par Bruce Cauvin

GIP Réserve Nationale Marine de La Réunion

Crédit photos : GIP RNMR

Pour en savoir plus : www.reservemarinereunion.fr

Rubrique « Sensibiliser »



Le Veloutier, ou l'un des plus beaux bijoux du monde végétal de notre littoral Ouest et Sud

Au delà de son aspect ornemental indéniable, le Veloutier semble jouer un rôle fondamental dans un réseau d'interactions biotiques impliquant aussi bien des insectes que des tortues marines. En voie de raréfaction voire d'extinction sur littoral Réunionnais depuis la colonisation de La Réunion par l'homme, il a été replanté et devrait être davantage réintroduit sur les littoraux de notre île.

Le Veloutier ou *Heliotropium foertherianum* (Diane & Hilger), anciennement dénommée *Tournefortia argenta*, ne passe pas inaperçu ! Arbuste ou petit arbre de la famille des Boraginacées il peut atteindre 6 mètres de haut. L'espèce est originaire de l'Asie tropicale et on la trouve du sud de la Chine au nord de l'Australie ainsi que dans les îles du Pacifique et du sud ouest de l'Océan Indien à Madagascar et aux Mascareignes jusqu'aux côtes Est africaines.

Les feuilles densément pubescentes et de couleur argentée ainsi que la cime étalée en ombelle donne à cette plante une valeur ornementale indéniable (Photo 1). Les inflorescences aux multitudes de petites fleurs d'un blanc immaculé, parfois légèrement rosées, sont également de toute beauté.

Les fruits sont marrons, secs et globuleux et s'ouvrent, parfois non, en deux valves hémisphériques dotées d'une loge vide permettant une flottabilité et donc la

dispersion par les courants marins sur de très longues distances.

D'après la flore des Mascareignes, cette espèce serait bisexuée. Elle possède les organes reproducteurs des deux sexes



Photo 1 : le feuillage poilu et argenté et les inflorescences à l'architecture typique du Veloutier lui confèrent un aspect ornemental indéniable (© crédit S.Françoise - CBNM).

au sein de la même fleur sur le même individu. Toutefois, certains individus ne fructifient pas et cela a conduit à une observation plus minutieuse. Ainsi, cette espèce serait fonctionnellement dioïque comprenant des individus mâles et d'autres femelles (Photo 2).

Cette caractéristique nécessite que la plante puisse bénéficier du service d'insectes pollinisateurs pour assurer le transfert du pollen des pieds mâles vers les pieds femelles et assurer ainsi la reproduction. Elle bénéficie des services de toute une cohorte d'insectes de petite taille (Photo 3).

Cette espèce est emblématique des cordons littoraux et elle affectionne particulièrement le haut des plages sableuses. De nature robuste, elle a été replantée dans de nombreuses régions et tout particulièrement

à La Réunion. Très adaptée aux sols sableux de nature corallienne ou calcaire, elle constitue une espèce de choix pour la retenue des sols littoraux.

L'espèce pourrait jouer un rôle prépondérant dans l'attraction des tortues marines et offrir avec d'autres espèces végétales indigènes telles que le Manioc bord de mer (*Scaveola taccada*) et le Porcher (*Thespesia populnea*) un environnement végétal favorable à la ponte des tortues marines. C'est dans cet objectif que le veloutier a été replanté par Kélonia et le CBNM avec succès sur St Leu, et plus récemment à Etang Salé par l'Office National des Forêts.



Photo 2 : les fleurs minuscules du Veloutier sont soit mâles soit femelles. Sur cette photo il est possible d'apercevoir les parties femelles fertiles (pistil en position centrale de couleur verte) et les parties mâles infertiles (étamines en position périphérique de couleur marron) de la fleur d'un individu femelle (© crédit Christian Fontaine - CBNM).

Les usages de l'espèce sont multiples selon les régions considérées. Aux Mascareignes, il est dit que jadis, les feuilles au goût de persil étaient consommées ou fumées.

Dans le Pacifique le bois blanc et cassant est utilisé en artisanat. L'espèce est également utilisée en médecine traditionnelle en décoction contre la «gratte» encore

appelée «ciguatera». Enfin, elle offre des espaces ombragés, rares sur les littoraux, très appréciés des populations.



Photo 3 : Ce splendide petite papillon diurne dénommé *Utetheisa elata* est inféodée aux Boraginacées et en particulier aux veloutiers et aux héliotropes. Les chenilles sont poilues, orange et noires et se nourrissent des tissus du limbe des feuilles du Veloutier. *Utetheisa elata* est présente dans les îles du sud ouest de l'Océan Indien et c'est donc une espèce indigène. Les couleurs de ces papillons sont dites aposématiques car ils sont toxiques après récupération et accumulation des alcaloïdes de la plante hôte ce qui leur permet de décourager les prédateurs potentiels (source : Jacques Rochat, Insectarium de La Réunion). (© crédit Luc Gigord - CBNM).

Par endroits, l'espèce est devenue rare du fait de son utilisation pour fournir du bois de chauffe. Etant donné son importance écologique, il paraît plus que jamais primordial de la respecter et de favoriser son implantation, aidée et naturelle, le long de notre littoral ouest.

Alors si vous apercevez cette superbe plante, prenez le temps de vous y arrêter et emplissez vos yeux des multitudes de beautés et curiosités qu'elle vous offrira sans aucune retenue !



Par Luc Gigord
 Directeur Scientifique du
 Conservatoire Botanique National
 de Mascarin
 Août 2011

Pour en savoir plus : www.cbnm.org



La mer n'est ni un désert, ni une poubelle !!

Le centre de soins de Kélonia accueille chaque année des tortues victimes de collision avec les engins motorisés ou de l'ingestion de déchets plastiques. Ces types de menaces liées aux activités de l'Homme vont s'accroître avec l'augmentation de la population de ce dernier sauf si l'on parvient à changer de comportements.

" Il n'y a pas de petits gestes, surtout lorsque l'on est 65 millions à le faire "
(site du Ministère de l'écologie).

La mer n'est pas déserte. Nombreuses sont les espèces qui y vivent et les tortues marines en font partie. Leur respiration pulmonaire et leur physiologie les contraignent à remonter régulièrement à la surface pour respirer et prendre le soleil. Elles sont alors vulnérables aux engins motorisés qui peuvent les percuter et provoquer des lésions graves, entraînant souvent leur mort.

Même réparées, les fractures de la carapace provoquent des problèmes de flottaison pour les tortues, qui auront alors des difficultés à plonger et échapper aux prédateurs.

Il suffit pourtant de limiter sa vitesse* et d'être vigilant pour éviter les collisions avec les tortues marines, et faire en sorte que les loisirs nautiques ne se fassent pas aux dépens d'espèces protégées.



©Stéphane Ciccione/Kélonia



©Stéphane Ciccione/Kélonia

* Limite de vitesse au sein de la Réserve Marine : 5 noeuds jusqu'à 300 m du rivage dans une bande de 300 m de large définie à partir de la barrière corallienne (Art 3 - Arrêté préfectoral n°1744 du 15 juillet 2008).

La mer n'est pas une poubelle. 90% des tortues passant par le centre de soins de Kélonia présentent des signes d'ingestion de déchets plastiques.

Dans le meilleur des cas, ces déchets sont évacués dans les crottes, mais ils peuvent parfois bloquer les voies digestives et provoquer l'affaiblissement, puis la mort de l'individu. Les autopsies révèlent alors les hémorragies et ulcères importants provoqués par les déchets non évacués.



Cela illustre bien l'impact de la pollution sur la vie marine, autant côtière que pélagique, car même les tortues vivant au large sont concernées puisque les déchets flottent dans les courants, mêlés à leur nourriture planctonique.

Une partie de la solution réside en chacun de nous, à travers notre comportement et notre mode de consommation étroitement lié à la production d'objets plastiques en tout genre (sachets, jouets pour enfants, emballages, etc.).

En 2003, il était estimé que les Français utilisaient 17 milliards de sacs plastiques par an, et récemment 250 milliards de microfragments plastiques ont été retrouvés en Méditerranée.



En devenant des acheteurs et des consommateurs responsables, nous pouvons significativement réduire la quantité de déchets plastiques dans nos poubelles, et dans la mer.



Par Marie Lauret - Stepler
Kélonia

Septembre 2011

Crédits photo : Kélonia

Pour en savoir plus : www.kelonia.org



2011, année de la coopération régionale

Le travail réalisé par Globice à la Réunion depuis sa création en 2001 a permis de constituer un catalogue conséquent de photo-identification des baleines à bosse fréquentant les eaux de l'île. En effet, 350 individus ont été recensés entre 2001 et 2010.

Le traitement scientifique de ces données a permis de démontrer un degré de fidélité relativement faible des individus au site de reproduction que représente la Réunion. Bien que certaines baleines reviennent dans nos eaux d'une année sur l'autre, la plupart semble changer de destination à chaque saison.

L'heure était donc venue de donner une dimension régionale aux études menées à la Réunion, dans le but d'améliorer les connaissances sur les routes migratoires des baleines à bosse. C'est pourquoi les partenariats scientifiques régionaux se sont multipliés depuis le début de l'année 2011.

La Wildlife Conservation Society (WCS) est une ONG américaine menant des programmes de recherche sur les cétacés à Madagascar. Elle a constitué entre 2000 et 2006 un catalogue de photo-identification des baleines à bosse de la baie d'Antongil recensant 1021 individus.

Grâce à la mise à disposition du catalogue de la WCS et un travail fastidieux de comparaison des photos, Globice a pu constater 3 recaptures de baleines entre Madagascar et la Réunion (cf. photos). Trois individus observés à Madagascar entre 2000 et 2002 ont été revus à la Réunion en 2008 et 2010, soit après un intervalle de 7 à 8 ans.

Ces premiers résultats sont très encourageants puisqu'ils démontrent pour la première fois une connexion entre Madagascar et la Réunion. Ils pourraient indiquer que les baleines à bosse, dont les effectifs augmentent depuis l'arrêt de leur chasse en 1986, sont actuellement dans une



Printemps



Sandynette



Ramdam

phase d'expansion géographique. Il se pourrait donc qu'elles occupent de nouvelles destinations migratoires telles que la Réunion ou qu'elles fréquentent à nouveau d'anciens sites.

Les résultats préliminaires ont été communiqués au dernier Conseil Scientifique de la Commission Baleinière Internationale (www.globice.org/03_Publications.htm). Ce travail de comparaison sera poursuivi pour inclure les baleines identifiées à la Réunion lors de cette saison 2011.

Un travail équivalent de comparaison a été mené avec le catalogue en ligne de l'association Cetamada, créée en 2009 et basée à Sainte Marie, Madagascar. Cette fois, il n'y a pas eu de recapture.

Encouragé par ces premières recaptures régionales, Globice a pris contact avec des organismes menant des programmes d'étude des baleines à bosse en Antarctique. En vue de réaliser des comparaisons entre le site de reproduction de la Réunion et les zones potentielles de nourrissage en Antarctique, le catalogue de photo-identification de baleines à bosse de l'Antarctic Whale Expedition a été mis à disposition de Globice. Ce catalogue, établi en 2010, comporte 91 nageoires caudales.

Globice a également contacté le College of the Atlantic, gestionnaire du catalogue des baleines à bosse de l'Antarctique, afin de mettre à disposition les données de la Réunion à l'ensemble des structures partenaires.

Toujours dans l'optique de contribuer à une meilleure compréhension de la structure des populations et de leur connectivité à l'échelle régionale, Globice mène depuis

septembre 2010 une campagne de prélèvements cutanés sur la baleine à bosse (*Megaptera novaeangliae*) et deux espèces de dauphins fréquentant les côtes de la Réunion: le dauphin long bec (*Stenella longirostris*) et le grand dauphin de l'indo-pacifique (*Tursiops aduncus*).



Afin de valoriser au mieux les échantillons prélevés, leur analyse s'articule autour de

nombreux partenariats. Ces prélèvements feront l'objet de comparaisons génétiques régionales, mais donneront également lieu à des études eco-toxicologiques et isotopiques dans le cadre d'un partenariat avec le Centre de Recherche sur les Mammifères Marins de la Rochelle et l'Université de Liège, Belgique.

Dans le cadre de l'étude internationale intitulée « population structure and boundaries of the spinner dolphin in the south west Indian Ocean » et menée au sein du South West Indian Ocean Fisheries Project (SWIOFP), les échantillons de dauphin long bec ont d'ores et déjà été envoyés à l'Institut pour la Recherche et le Développement (IRD) pour analyse génétique.

Par Violaine Dulau
Globice

Septembre 2011

Crédits photos : Globice

Pour en savoir plus : www.globice.org



Source photo : www.patrickblandin.com

Un spécialiste des papillons dans Z'infos Marines ? Voilà qui peut sembler étrange au premier abord. Mais au delà de sa passion première pour l'entomofaune, Patrick Blandin est avant tout un passionné d'écologie. Professeur émérite du Muséum National d'Histoire Naturelle, premier président du Comité français de l'UICN, membre de la chaire UNESCO « Développement et Aménagement Intégrés des Territoires », l'auteur de « Biodiversité, l'avenir du vivant » a développé tout au long de sa carrière une réflexion profonde sur les rapports entre l'homme et son environnement. Et ça, vous en conviendrez, concerne tant le domaine terrestre que marin. Un spécialiste des papillons ? Certes, mais pas seulement... Interview

Propos recueillis par Guillaume Cottarel

« Les humains sont devenus un facteur majeur, planétaire, de la transformation du monde vivant »

Z'infos marines : De St-Malo où vous avez grandi aux forêts du Pérou que vous arpentez toujours, on décèle un lien qui semble vous avoir accompagné tout au long de votre vie de naturaliste : les papillons. Afin de mieux vous présenter à nos lecteurs, pourriez-vous retracer en quelques mots votre parcours, que ces invertébrés semblent mystérieusement accompagner en filigrane ?

Patrick Blandin : Mes parents prétendaient que, tout petit, je manifestais déjà un intérêt pour les papillons. Ce qui est sûr, c'est que mon grand-père m'emmenait à la campagne pour en attraper alors que je n'avais pas 10 ans, au tout début des années 50. Un livre intitulé « Joyaux ailés », paru en 1955, me fit découvrir la fascinante beauté des papillons exotiques... Tout en collectionnant les papillons « de chez moi », je rêvais de collectionner aussi ceux des pays lointains, ce qui commença avec quelques spécimens de Guyane, dont deux grands Morphos au bleu étincelant, rapportés en 56 ou 57 par quelqu'un de ma famille. Passionné par les insectes, il était évident que je ferais des sciences naturelles.

J'ai eu la chance d'intégrer l'Ecole Normale Supérieure en 1963, où j'ai rencontré un enseignant qui me conforta dans ma vocation, et me poussa à ne pas collectionner « tous azimuts ». C'est ainsi que je me spécialisai sur des papillons d'Amérique tropicale, en

particulier les Morphos. Cela n'a pas cessé, tout en restant une activité « parallèle ».

En effet, devenu enseignant-chercheur à l'ENS, les circonstances m'ont amené à faire une thèse d'écologie sur les araignées d'une savane africaine, et à développer en même temps des recherches d'écologie forestière, avec une petite équipe, près de la forêt de Fontainebleau, où l'ENS m'avait confié la responsabilité d'une station de terrain. Du coup, le CNRS me demanda en 1980 de monter un programme interdisciplinaire sur « les changements écologiques, économiques et sociologiques » marquant les forêts périurbaines. Je devenais ainsi un écologue « généraliste » avec une petite pratique interdisciplinaire. J'avais quand même trouvé le temps de publier sur les papillons, dont un premier livre sur les Morphos.

J'eus l'opportunité de me présenter à la direction du laboratoire d'entomologie du Muséum National d'Histoire Naturelle, mais l'on me préféra à la direction du laboratoire d'écologie générale. A peine entré au Muséum, fin 1988, le Directeur me demanda d'animer le thème « les relations Homme-Nature » pour la préparation de la Grande Galerie de l'Evolution.

En 1992, je fus sollicité pour organiser et présider le Comité français de l'UICN, fonction assumée jusqu'en 1999. A partir de 1994, le Muséum me confia une casquette supplémentaire, la direction de la Grande

Galerie. Tout en continuant à l'occasion d'enrichir ma collection – donnée au Muséum en 1997 – je n'avais plus de temps à consacrer à de la recherche entomologique. Mais le travail sur les relations Homme-Nature, ma participation à l'UICN, tout cela a nourri ma réflexion sur la protection de la nature. A partir de 2003, libéré de toutes mes responsabilités administratives, je me suis remis aux papillons, tout en m'engageant davantage dans la réflexion sur la conservation de la biodiversité.

Au sein de l'UICN, j'ai été ainsi à l'origine de ce qui est devenu en 2010 « l'Initiative pour une Ethique de la Biosphère », dont je suis l'un des responsables. Et quand je vais étudier « mes Morphos » sur le terrain, au Pérou, je ne les regarde plus seulement comme objets de recherches entomologiques, mais aussi comme des témoins fragiles de la biodiversité de forêts tropicales en danger...

« La vie a jusqu'ici été suffisamment diverse pour se maintenir sur Terre, mais nous diminuons sa diversité au point qu'elle risque de ne plus être durablement adaptable. »

Voilà une vie qui semble dédiée à l'environnement. Pourtant, vous avez également un goût marqué pour la philosophie. Est-ce que cela a influencé votre façon d'appréhender les relations entre l'homme et les écosystèmes ? Quel est votre regard sur l'influence exercée par les humains sur la biodiversité ?

En effet, la philosophie m'a intéressé depuis longtemps, surtout sous l'angle de l'épistémologie : la lecture de livres de Gaston Bachelard, en particulier, m'a fait saisir la nécessité, pour un scientifique, de comprendre comment se construisent les connaissances, les théories. J'ai aussi été influencé par l'approche structuraliste de Jean Piaget, ainsi que par « La logique du vivant » de François Jacob.

L'écologie m'est ainsi apparue comme une science « structuraliste », analysant le monde vivant par niveaux d'intégration emboîtés, parmi lesquels celui des écosystèmes. Ayant abordé les relations hommes-écosystèmes à propos de forêts périurbaines, et enseignant dans une formation à l'aménagement des territoires, les activités humaines me paraissaient faire évidemment partie du jeu des interactions qui façonnent les écosystèmes, et je ne voyais pas comment opposer la « nature sauvage » aux espaces artificialisés. Au contraire, à l'échelle des territoires, il me paraissait clair que les écosystèmes, des plus naturels aux plus transformés, sont interdépendants

et forment un niveau d'intégration supérieur, dont l'organisation devait s'expliquer par l'histoire, une histoire à la fois des processus naturels et des activités humaines. D'un point de vue logique, il n'y a donc pas à opposer la nature et l'homme. Celui-ci en est issu, en fait partie, et il participe à sa dynamique, à son évolution. A ce point, je ne porte pas de jugement de valeur, mais je constate que les humains sont devenus un facteur majeur, planétaire, de la transformation du monde vivant ; c'est pourquoi je préférerais que notre espèce soit dénommée *Homo transformator* plutôt que *Homo sapiens* ! Mais vient le moment de l'évaluation des transformations que nous provoquons. Avant même d'entrer dans le champ, inévitable, de l'éthique, un constat scientifique s'impose : très vraisemblablement, nous modifions la biosphère dans un sens qui lui fait perdre de façon accélérée ses capacités de fonctionnement et ses

capacités d'adaptation. Alors que nous savons que la vie n'a pu se maintenir sur Terre qu'en changeant, parce qu'elle a jusqu'ici été suffisamment diverse, nous diminuons sa diversité au point qu'elle risque de ne plus être durablement adaptable.

Effectivement, notre responsabilité dans la perte de biodiversité que nous connaissons actuellement fait largement consensus. Toutefois, si on s'accorde sur l'importance de « protéger la biodiversité », les motifs de cette action divergent. Selon vous, pourquoi protéger la biodiversité ? Est-ce par respect pour les millénaires de travail fournis par la nature ou parce que la biodiversité s'avère utile à l'homme ?

Nous entrons dans le champ de l'éthique : quelles valeurs accordons-nous à la nature, aux êtres vivants, aux écosystèmes qu'ils composent ? D'un point de vue philosophique, le fait de donner une valeur à quelque chose exprime un regard sur une interaction que nous établissons avec cette chose. Cette interaction, nous pouvons donc la regarder de notre point de vue, donc de façon anthropocentrique, soit tenter de la regarder du point de vue de la chose en question, en tentant de nous dégager de nos propres intérêts. Si cette chose est un être vivant, un système vivant, voire la biosphère entière, cette approche en quelque sorte altruiste est dite « biocentrique ».

C'est elle qui nous fait par exemple reconnaître à toute entité vivante une « valeur d'existence », indépendante de toute autre valeur, nécessairement anthropocentrée, que nous pourrions lui accorder. Ces valeurs sont nombreuses : valeur esthétique, spirituelle, parce que cette entité vivante génère en nous une émotion de cet ordre ; valeur scientifique, culturelle, parce que cette entité est objet de connaissance en tant que morceau de mémoire de l'évolution, en tant que système passionnant à étudier ; valeur matérielle, au sens où cette entité est une ressource pour notre propre existence (source de nourriture, de médicaments, de matériaux...).

On en arrive inévitablement à la monétarisation de ces valeurs...

Effectivement, il y a de multiples raisons de reconnaître à de nombreuses entités vivantes une valeur économique, qu'il est tentant d'exprimer sous forme monétaire. Mais faut-il aller jusqu'à exprimer en euros la valeur que représente un site naturel qui inspire des sentiments religieux à ses visiteurs ? Personnellement, je reconnais que la valorisation économique de la biodiversité est légitime, mais je pense qu'elle peut devenir excessive, voire ridicule. Et je pense que la grandeur de l'homme, c'est de reconnaître humblement que les autres vivants méritent le respect, à la fois du fait qu'ils sont différents de nous et parce qu'ils sont tous nos « cousins en évolution ».

«Quelle nature souhaitons-nous avoir autour de nous, avec quelle diversité de ses composantes, espèces, écosystèmes?»

Parlons justement de l'action de l'homme en faveur de ces « cousins ». Vous avez contribué à la rédaction du préambule de la Stratégie Nationale pour la Biodiversité 2011 – 2014 « Une vision pour agir ». Outil phare de la politique nationale en faveur de l'environnement, la précédente Stratégie a été considérée par certains comme un échec. Quel regard portez-vous sur la nouvelle SNB ?

La Stratégie Nationale pour la Biodiversité sera ce que les citoyens en feront. A condition d'abord qu'ils soient informés de son existence ! Sa préparation a été nettement plus participative que la précédente, en ce sens qu'y ont contribué des représentants de secteurs très divers de la société française. Mais il y a toujours le risque que cela apparaisse comme

un « planning étatique » plutôt que comme une dynamique. A la lire, cependant, il y a vraiment de quoi motiver tout le monde, et chacun peut y trouver de l'inspiration pour s'engager et agir concrètement. Mais ce à quoi il faut répondre, partout, dans chaque recoin du pays, c'est à la question suivante: quelle nature souhaitons-nous avoir autour de nous, avec quelle diversité de ses composantes, espèces, écosystèmes... ? Il faut que la biodiversité « désirée » s'inscrive dans les projets locaux, et que ceux-ci soient conçus dans un esprit de solidarité, une solidarité qui, de proche en proche, est nécessairement planétaire. Il faut donc que les acteurs impliqués se reconnaissent et s'acceptent dans la diversité des valeurs qu'ils portent : nous sommes éthiquement divers ! C'est tout le sens de l'Initiative pour une Ethique de la Biosphère : travailler entre gens concernés par un même lieu, une même région, etc., à la construction d'une démarche commune fondée sur des valeurs partagées.

Année internationale de la biodiversité 2010, SNB, Grenelle de l'environnement, partagez-vous le sentiment que Nathalie Kosciusko-Morizet faisait apparaître récemment dans la presse qu'un « élan vers la biodiversité est né » ?

Les engagements pris par l'Etat dans le cadre de la Stratégie Nationale pour la Biodiversité ne m'ont pas paru témoigner d'un élan si puissant que cela, malheureusement.

Il serait intéressant, avec les échéances électorales qui arrivent, de voir si enfin le monde politique est capable de produire une nouvelle vision de notre rapport à la biosphère, notre fragile maison écologique. Dans l'actuel contexte de crise, on voit bien que le paradigme politico-économique qui conditionne notre existence depuis si longtemps échoue. Au travers de l'ébauche d'engouement pour la biodiversité (un mot que trop peu de gens comprennent vraiment), se dessine peut-être le désir d'une autre façon d'habiter la planète. Mais il n'est pas facile, pour tous ceux que submergent les soucis quotidiens, ou qui se préoccupent d'accumuler de l'argent, de se préoccuper de la « biodiversité », notion qui reste bien confuse et qui, aux yeux de beaucoup, semble n'avoir d'intérêt que pour des naturalistes amoureux des plantes et des animaux.

Nous avons commencé par votre passé, concluons sur votre avenir. Vous repartez prochainement au Pérou*, en quête de ce fameux papillon blanc qui semble conserver une bonne partie de ses mystères. Qu'espérez-vous découvrir là-bas ? D'une manière générale, quelles surprises l'étude de la biodiversité nous réserve-t-elle ?

Je fais partie des amoureux de la nature, et ma passion d'enfance pour les papillons est intacte. Oui, dans une petite vallée du Pérou, j'espère revoir le papillon blanc que j'évoque à la fin de mon livre, *Biodiversité, l'avenir du vivant*, ne serait-ce que pour admirer son vol somptueux au-dessus de la cime des arbres. Mais j'espère aussi vérifier la présence d'une autre espèce inattendue dans cette vallée, que je n'ai pu capturer jusqu'à présent. Plus largement, j'espère compléter des informations accumulées depuis déjà six ans, qui me permettront de comprendre – peut-être ! – pourquoi cette région est semble-t-il la plus riche de toutes les forêts tropicales humides.

En fait, dès que l'on étudie la biodiversité d'une région de façon approfondie, les surprises ne manquent pas, et cela aiguise la curiosité des scientifiques, entretient leur capacité à s'étonner. Pas besoin d'aller au Pérou pour cela.

Je participe à une association qui s'occupe de l'inventaire et de la protection d'un étonnant milieu, au sud de l'Ardèche, le bois de Païolive : mes collègues ont découvert des espèces jusque là inconnues en France, voire nouvelles pour la science. Mais là comme au Pérou, certes pour des raisons bien différentes, la biodiversité est menacée. Au delà de nos plaisirs de naturalistes prompts à nous émerveiller, nous avons donc le devoir de contribuer à ce que la diversité de la nature soit mieux connue, mieux comprise, respectée et aimée. Comme l'a écrit le grand naturaliste du Muséum Jean Dorst, nous aurons toujours des raisons « rationnelles » de sauver la nature, mais elle ne sera que si on l'aime...

**NDLR : Interviewé juste avant son départ, Patrick Blandin se trouve au Pérou à la parution du journal.*

Z'infos Marines

L'actualité environnementale
de la Réunion côté marin

Globice remercie les différents partenaires de ce numéro :



Coordination, mise en page et conception graphique

Guillaume Cottarel, Zoë Glénard



Contact

zinfosmarines@yahoo.fr